

August Wilhelm von Schlegel an Albertine Ida Gustavine de Broglie Heidelberg, 19.08.1818

<i>Bibliographische Angabe</i>	Krisenjahre der Frühromantik. Briefe aus dem Schlegelkreis. Hg. v. Josef Körner. Bd. 2. Der Texte zweite Hälfte. 1809–1844. Bern u.a. 21969, S. 314–316.
<i>Editionsstatus</i>	Einmal kollationierter Druckvolltext mit Registerauszeichnung
<i>Zitierempfehlung</i>	August Wilhelm Schlegel: Digitale Edition der Korrespondenz [Version-10-20]; https://august-wilhelm-schlegel.de/version-10-20/briefid/2796 .

Heidelberg 19 Août 1818

Chère et adorable Albertine, j'ai depuis quelques jours votre lettre du 9 de ce mois. Chaque ligne de votre main m'est précieuse, mais il me tarde bien d'avoir votre réponse à ma dernière lettre qui vous annonçoit les nouveaux liens que je viens de former ici. Ils ne doivent pas diminuer votre amitié pour moi. Tout me trompe, ou Sophie vous plaira beaucoup, lorsque vous la connoîtrez – mais en attendant je vous prie, je vous conjure à genoux de l'aimer un peu d'avance. C'est une bien noble et belle créature – belle de la beauté d'âme – qui a voulu me confier son sort. Sa manière sérieuse de penser, la fermeté de son caractère, est voilée par les manières les plus douces et les plus modestes. Chaque jour confirme mon bonheur – je ne saurois douter de son sentiment pour moi, quoiqu'il me paroisse inconcevable – elle le manifeste avec le plus aimable abandon – et je ne saurois vous décrire la grace qu'elle développe dans cette douce intimité. – Les noces auront lieu vers la fin de ce mois – ce qui les a fait différer de quelques jours après les formalités remplies, c'est que nous n'avons point encore de demeure. Nous aurons un joli petit appartement dans la maison des parens, où nous passerons un hyver bien heureux, s'il plait à Dieu.

Vous me demandez où j'en suis avec la Prusse. Je n'ai rien eu depuis une lettre infiniment flatteuse du ministre d'Altenstein qui m'annonce incessamment ma vocation officielle, approuvée par le Roi. À vous parler en confidence, c'est un gouvernement un peu incohérent et dégingandé. On me dit à présent qu'on se bornera cet hyver à faire un petit commencement avec l'université de Bonn, et que l'installation formelle n'aura lieu qu'au printemps. Voilà qui est tout simple, c'est une vaste entreprise que de fonder une université sur un grand pied – mais de penser que j'irai là m'ennuyer avec quatre ou cinq professeurs et bailler aux corneilles en attendant des écoliers – *es por lo excusado!* Je suis donc décidé à ne pas entrer en fonction cet automne, et je profiterai de cet hyver pour préparer des cours ou composer quelque ouvrage. Mais je vous avoue que j'ai une envie démesurée de faire auparavant une course rapide en Suisse. Je voudrois revoir Coppet, le sanctuaire de mes souvenirs les plus chers et les plus douloureux, auxquels je resterai attaché jusqu'au dernier souffle de ma vie. Je voudrois vous revoir, vous et la famille, vous présenter Sophie, et reclouer votre bienveillance pour elle. Dites-moi franchement, si cette visite vous convient ou non? Il faut nous encourager, car **nous** sommes fort timides. Si vous voulez nous recevoir, je partirois d'ici vers la mi-Septembre, je passerois quinze jours entre Coppet et Genève, et je serois de retour ici avant la fin d'Octobre. – Je me fais un grand plaisir de faire voir à Sophie ce beau pays – et l'on ne peut pas savoir si à une autre époque un tel voyage ne rencontre point d'obstacle. Mais il lui faudra un effort pour vaincre sa timidité et parler françois, quoiqu'elle le sache fort bien, assez bien pour avoir profondément admiré Corinne, elle a perdu la facilité de s'exprimer faute d'habitude; cependant nous faisons déjà des études françoises à tout hasard et avec une grande application, pour être dignes de causer avec vous.

Un autre but de ce voyage ce seroit de renouer mes relations avec Genève que je pourrois peut-être cultiver dans la suite. Je crains ne plus trouver Auguste, puisqu'il veut retourner à Paris de bonne heure, mais vous lui rendriez compte de ce qui m'intéresse, et vous le préviendriez en **notre** faveur.

Je suis bien impatient d'avoir votre réponse, je n'ai jamais senti plus vivement le besoin d'être assuré de la continuation de votre amitié. L'amour, chère Albertine, rend meilleur – il faut y chercher non seulement son bonheur mais son salut.

Je vous le redis encore, comme je le repense sans cesse, c'est la généreuse bonté de votre mère qui m'a placé dans la situation indispensable pour oser aspirer à mon bonheur actuel. Je m'arrête pour ne pas inonder ce papier de mes larmes.

Namen

Broglie, Achille-Léon-Victor de

Friedrich Wilhelm III., Preußen, König

Paulus, Caroline

Paulus, Heinrich Eberhard Gottlob

Schlegel, Sophie von

Staël-Holstein, Anne Louise Germaine de

Staël-Holstein, Auguste Louis de

Vom Stein Zum Altenstein, Karl

Körperschaften

Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn

Orte

Bonn

Coppet

Genf

Heidelberg

Paris

Werke

Staël-Holstein, Anne Louise Germaine de: Corinne ou l'Italie